

À découvrir... *Comptines* Canada [Québec], 1975, 9 minutes

Élie Castiel

Numéro 206, janvier–février 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2000). Compte rendu de [À découvrir... *Comptines* / Canada [Québec], 1975, 9 minutes]. *Séquences*, (206), 16–16.

à faire bloc avec mon équipe et à danser avec Elle sur le tempo qu'Elle m'imposerait en espérant qu'on ne manque ni de temps ni de batterie. En ex-scénariste, je m'agripperais néanmoins désespérément à mon fil conducteur. Comme un fil d'Ariane, il m'éviterait de me perdre dans le labyrinthe des situations et la profusion des personnages possibles. Dans la tourmente, il me ramènerait à moi-même et à mes intentions premières, m'évitant ainsi de passer le prochain millénaire à tenter de dompter le chaos au montage.

Le destin de mon film tenait dorénavant dans Ses mains. Je vacillerais sans cesse, terrassée par l'angoisse ou touchée par la grâce, selon Son humeur du moment. Me voyant parfois au seuil de tout abandonner, Sa Majesté me ferait l'aumône d'un instant magique au détour d'une rue, d'un silence qui livre l'infini du non-dit, d'un personnage qui offre son âme quand on ne l'attend pas, de petits riens aussi, qui font qu'un film est celui-là, le nôtre: des cadeaux fabuleux, grâce auxquels on tient le coup quelques heures encore avant de douter à nouveau.

Après quelque vingt jours de tournage, mon scénario en lambeaux, j'entrerai dans ma salle de montage comme on entre au couvent, en formulant l'unique vœu d'en ressortir un jour avec quelque chose qui ressemble à un film. Dans le fouillis des images



L'Armée de l'ombre en tournage.

arrachées, je tenterai un moment de retrouver la trace de ma proposition initiale. Je serai soulagée d'en retrouver des bribes. Bien sûr, j'aurai perdu dans l'aventure un ou deux personnages, quelques séquences espérées, peut-être même mon fil conducteur...

Ma monteuse et moi travaillerons d'arrache-pied à raconter sans eux une histoire qui se tienne, qui ne soit pas pour autant à l'opposé de l'idée de départ.

Au bout du processus, j'aurai sans doute un récit qui évolue avec ses personnages, un pan de la réalité et mon regard sur lui: un documentaire. Pas tout à fait celui du scénario, pas tout à fait un autre. Celui que m'aura finalement consenti la Vie, sans doute touchée par la témérité, la patience et l'acharnement d'une équipe d'idéalistes au métier un peu fou.

Manon Barbeau

À DÉCOUVRIR...

Comptines



Premières images: l'éclosion des fleurs, des insectes grattent de la terre, des papillons s'appêtant à entamer leur premier envol, des oiseaux sortis de leur nid, disposés à sillonner le ciel. Aucun dialogue, aucun commentaire, aucune parole prononcée. À peine quelques bribes imperceptibles de comptines chuchotées par des gamines jouant à la marelle dans les rues d'un Montréal printanier. Il s'agit de *Comptines*, le premier court métrage de Manon Barbeau.

Aucune présence masculine. Sans aucun effet de mise en scène, la réalisatrice confirme sa vision de ce que peut aussi être *née femme*. La pérennité de certains comportements (ici le jeu associé aux comptines) semble immuable malgré le temps qui passe. Ode à l'enfance, hommage à la vie de quartier, mais aussi une leçon de cinéma quant aux techniques du montage et à l'utilisation de l'espace et du temps, *Comptines* est un petit bijou dont on savoure tous les instants.

Barbeau ne s'attarde à aucun groupe de gamines. Elle passe de l'un à l'autre, captant quelques gestes, enregistrant des voix éparses, des paroles de comptines à peine perceptibles. En optant pour cette approche, elle ne fait que confirmer le but même de la captation filmique documentaire. Rien n'importe plus que ces instants magiques enregistrés sur pellicule. L'espace n'est plus restreint. Il s'étend d'un endroit à l'autre. Le temps n'a plus d'importance, que la chose captée se passe en

plein jour ou aux premières heures du soir. Lorsqu'une de leurs camarades se met à pleurer pour une raison quelconque, les amies de celle-ci l'entourent pour la consoler. Cette courte scène démontre à quel point est possible la mise en scène du documentaire. Comme par enchantement, le pris sur le vif devient quasi fictionnel, recréant constamment le genre en lui donnant diverses formes d'expression. *Comptines* se termine par un panoramique sur une parcelle de quartier. Ensuite le plan devient fixe, arrêtant son objectif sur deux petites filles qui disparaissent au tournant d'une rue. Jamais passage du temps n'a été aussi évocateur. **☞**

Élie Castiel

Canada [Québec] 1975, 9 minutes — Réal.: Manon Barbeau — Dist.: Office national du film du Canada.